

Cécile Ama COURTOIS

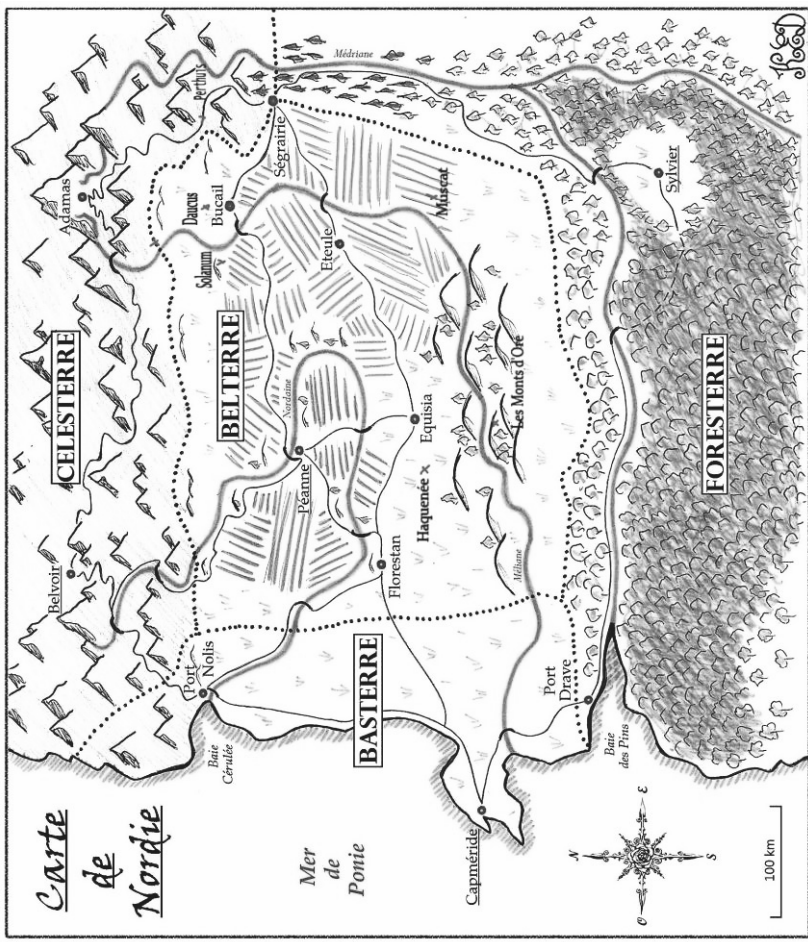
Nordie

Tome 1

Guilendria

Carte
de
Nordie

Mer de Ponie



Couverture : Vael Cat
Carte : KED

Première partie

Deijan

Royaume de Belterre

Troisième seï de lune blanche, 1735¹ renouveau¹

Le monde semblait retenir son souffle. Figé dans le silence de l'aurore. Étouffé par une brume épaisse et froide, en ce matin du troisième seï de lune blanche. Je me sentais glacé jusque dans les os, alors que mes veines charriaient de la lave. Je n'avais l'impression d'être aussi vivant que durant ces instants qui précèdent la bataille. À l'approche d'une mort toujours potentielle, mes sens s'affûtaient. Chaque sensation, chaque ressenti s'intensifiait jusqu'à pulser dans mes terminaisons nerveuses. C'est à cela que je marchais. Ce qui me poussait en avant, ma raison de vivre, c'était ce sentiment que j'étais capable de tout donner pour accomplir ma mission.

À quelques encablures, j'apercevais la route royale qui reliait Péanne à Equisia, ainsi que le pont traversant la Nordaine. Plus près, sur ma gauche, émergeant d'un

¹ Un renouveau est un cycle de l'année lunaire dans le calendrier nordien.

bouquet de vieux saules, la tourelle d'un ancien relais de chasse désaffecté. C'était notre cible. D'après les témoignages anonymes qui m'étaient parvenus, des écumeurs rôdaient dans les parages depuis quelques décades. Je me méfiais généralement de ces délations sous cape, toutefois la recrudescence des plaintes pour vol, attaque ou meurtre dans la région ces derniers temps tendait à confirmer celle-ci. C'est pourquoi nous nous trouvions, mes hommes et moi, à plat ventre dans les hautes herbes, humides et gelés, mais parés à l'assaut.

Nous avions pris position dans la journée de la veille, encerclant la bâtisse à distance et surveillant les allées et venues. Je savais que leur mode opératoire de prédilection favorisait les attaques nocturnes, mais je les soupçonnais de profiter des heures diurnes pour circuler incognito et repérer leurs futures proies. Et effectivement, pas un ne s'était montré avant le crépuscule alors que, du début de soirée jusque bien après la mi-nuit, près d'une douzaine d'entre eux chargés de besaces au poids certain s'étaient faufileés entre les arbres pour gagner leur repaire.

Il n'en était plus rentré depuis bientôt trois heures. J'estimais que la majorité devait dormir pour récupérer ; c'était le moment de passer à l'action. Nous avions l'avantage du nombre, de l'effet de surprise et de la discipline, mais cela ne m'empêchait pas d'être nerveux. S'il n'avait tenu qu'à moi, ils seraient tous morts dans l'heure, cependant le roi voulait marquer les esprits en les faisant exécuter sur la place publique. Nous devons

donc les capturer vivants, dans la mesure du possible. Et c'est bien là que résidait la difficulté. Eux n'essaieraient pas de nous garder en vie : ils avaient l'avantage de ne devoir respecter aucune règle.

J'émis la stridulation convenue et observai mes hommes se mettre en mouvement. Je connaissais la position de chacun d'entre eux et mon œil exercé savait quoi chercher, aussi les vis-je, malgré la brume et la pénombre, approcher en silence du bosquet, le traverser puis investir les lieux. Pas un cri d'alarme n'avait retenti. La surprise était donc totale. Soulagé sur ce point, j'entrai en action à mon tour et courus, sabre au clair, vers la poterne² dégondée. Déjà des jurons et des fracas de métal s'entrechoquant me parvenaient. J'accélérai l'allure, bondissant par-dessus les vestiges de murs éboulés pour atterrir en plein chaos. J'évitai de justesse un carreau d'arbalète qui emporta un morceau de mon épaulière ; je tranchai d'un geste sec le poignet du premier écumeur sur mon chemin, puis jetai un rapide coup d'œil circulaire afin de jauger la situation. Mon escadron maîtrisait déjà plus de la moitié des hors-la-loi, tenus en respect dans un coin de la pièce en attendant qu'on les ligote. Deux gisaient sur le sol, maculés de leur propre sang. Et les trois restants tentaient toujours de surseoir à leur sort, dont l'arbalétrier juché sur une poutre du plafond crevé.

² Porte dérobée permettant de sortir d'une forteresse ; *p.ext.*, porte piétonne

Ce dernier, contrairement à ses comparses, pouvait encore nous échapper s'il atteignait la croisée donnant sur l'arrière et sautait dans les buissons en contrebas. Il n'était pas question que je le laisse filer. Aussi, avant que l'idée ne lui vienne de tenter quoi que ce soit, je bondis, attrapai une panne³ et me hissai sur ce qui subsistait du plancher de l'étage. Je me trouvais désormais entre lui et la fenêtre. S'il voulait s'enfuir, il lui faudrait me tuer d'abord. Comme j'avais dû me délester de mon sabre pour grimper jusque-là, il ne me restait que mes deux dagues. Contre une arbalète armée, cela ne me laissait guère de chances. Je ne serais jamais assez rapide à les lancer. J'allais donc devoir ruser.

Par chance, il s'était assis sur une poutre, dans un angle, afin de bénéficier à la fois d'une position stable pour tirer et d'une vue imprenable sur la pièce en contrebas et la porte d'entrée. En revanche, s'il voulait m'ajuster, il devrait vriller le torse et lever les bras. Ce qui serait aussi inconfortable qu'imprécis. Je profitai de cet avantage pour lancer une première dague alors qu'il en était encore à viser. Je le pris juste sous la clavicule. Son carreau partit, mais le choc dans son épaule avait dévié son tir qui se contenta d'érafler ma cotte de cuir. Je venais de gagner mon sursis. Il lui était impossible de réarmer avant que j'envoie ma seconde dague, et il le savait. Résigné, il lâcha

³ Pièce de bois ou de métal qui, placée horizontalement sur les arbalétriers d'une toiture, en supporte les chevrons. (Larousse)

son arbalète et se tourna vers moi, les paumes levées en signe de reddition. Ma rage et mon instinct me hurlaient de l'achever, comme je rêvais de le faire de tous ces immondes pouilleux qui menaçaient jour après jour la paix de mon pays. Cependant, et le roi me l'avait martelé à l'envi, ils appartenaient à la couronne. Je n'avais aucun droit sur eux, autre que celui de les arrêter et de les ramener vivants à Péanne. Mayeul de Belterre⁴ tenait à ses exemples. Plus il tranchait de cous sur le parvis de la maison de justice, et plus il avait l'impression de faire reculer la criminalité. Je savais bien, moi, qu'il n'en était rien, que ces chiens étaient trop nombreux et que plus on les menaçait, plus ils devenaient dangereux. Mais allez faire entendre raison à un roi !

En quelques minutes, tout était fini. Nous avions neuf prisonniers et trois cadavres sur les bras. Je ne déplorais de mon côté aucune perte, seulement quelques blessures superficielles.

— Parfait, Messieurs, Sa Majesté sera une nouvelle fois satisfaite, complimentai-je mon escadron.

Ce que je ne manquais jamais de faire après chaque opération. Mes hommes m'étaient loyaux jusqu'à la mort, ils me l'avaient maintes fois prouvé, et j'étais de même loyal à mon roi et à mon pays. C'est ce qui cimentait notre unité jusqu'à en faire la meilleure de toute la Nordie dans

⁴ Roi de Belterre, juste et ferme, apprécié de ses sujets. La cinquantaine, marié, trois enfants.

la chasse aux écumeurs. Ces derniers étaient peut-être le pire cauchemar des quatre royaumes, mais leur pire cauchemar à eux, c'était moi. Moi, et mon équipe.

— Je suis fier de vous, poursuivis-je. C'est un véritable honneur de commander de tels soldats. C'est en restant unis, disciplinés et opiniâtres que nous parviendrons à débarrasser Belterre de son fléau. Bien, dépêchons-nous de rentrer à présent. Plus vite nous aurons livré ces scélérats au roi, et plus vite vous pourrez retrouver vos familles.

— Et nos tavernes ! lança Darien d'Éteule, mon meilleur ami, en s'esclaffant.

— En ce qui te concerne, ça ne m'étonne pas, Darien, répondis-je en riant avec lui.

Second fils de noble sang comme moi, il avait grandi dans le domaine voisin de Bucail : le marquisat d'Éteule. Nous n'avions qu'un an de différence et avions passé la majorité de nos jeunes renouvellements ensemble, une partie du cycle chez lui, l'autre chez moi. Nos familles, amies et alliées depuis de nombreuses générations, avaient pour tradition de mener conjointement l'éducation de leurs garçons. Ainsi nos aînés – mon frère Liam et Calen, celui de Darien – avaient appris leur futur métier d'aristocrate, de chef de lignée et de gérant du patrimoine en alternance avec les précepteurs des deux domaines, chapeautés tantôt par mon père, le comte de Bucail, tantôt par le marquis. De même, Darien et moi nous étions entraînés sous la direction de notre maître-armurier et du capitaine des gardes d'Éteule. Cette

méthode avait eu pour principal attrait à mes yeux de trouver en Darien un frère de cœur, plus proche de moi que ne le serait jamais mon frère de sang, et d'échapper une partie du renouveau à la coupe rigide sous laquelle me tenait mon père. La vie au marquisat n'avait rien de comparable au simulacre de quotidien austère et ennuyeux de Bucail. Coincé entre une mère gentille mais folle, un aîné arrogant et un père aussi sévère qu'indifférent, sans Darien, je ne serais jamais devenu celui que j'étais fier d'être à présent. Mon existence ne paraissait sans doute pas idyllique aux yeux de beaucoup, cependant elle était ce dont j'avais toujours rêvé. Je vivais à Péanne, la magnifique capitale du plus beau et du plus riche des quatre royaumes, loin du domaine parental et de ses habitants. Je servais mon roi avec bonheur, récoltant régulièrement les lauriers de mes succès. J'avais acquis une certaine notoriété auprès du peuple... et des dames en particulier, ainsi que des privilèges et des gratifications, en ne faisant qu'accomplir un devoir qui m'était un plaisir bien plus qu'une charge. Je passais le plus clair de mon temps à courir le royaume pour débusquer et piéger les écumeurs – et à les vaincre ! – avec sous mes ordres l'élite des soldats du pays. En dehors des missions, j'étais libre comme l'air. Et mon meilleur ami partageait tout cela avec moi. Qu'aurais-je voulu d'une autre vie ?

— Les chariots arrivent, Major, m'indiqua le sergent Sloan.

Ces derniers attendaient depuis la veille, dissimulés à une demi-heure de route dans la grange d'un éleveur de porcs. La procédure était la même à chaque fois : un chariot pour convoier les prisonniers à Péanne, un autre pour y emmener les corps. Nous les escortâmes à cheval sans nous arrêter, nous relayant pour dormir et conduire les attelages. Nous ne fîmes halte dans les relais royaux que le temps de remplacer les bêtes fatiguées par des chevaux frais. Il nous fallut six jours pour rallier la capitale.

Cette mission achevée, j'avais deux jours devant moi pour récupérer et fêter cette victoire avec mes amis, ce que je n'allais certainement pas manquer de faire ! Car si j'aimais par-dessus tout l'existence que j'avais choisie, c'était aussi pour l'indépendance et les plaisirs qu'elle m'offrait. Quand je n'étais pas de service, je pouvais profiter jusqu'à la débauche des tavernes de Péanne. Tant que j'accomplissais mon devoir sans retard ni défaillance, ma hiérarchie me laissait jouir de mon temps libre à ma convenance.

À la nuit tombée, je retrouvai Darien et quelques autres officiers devant *La Pomme d'Amour*, dans le vieux centre de la ville. L'établissement nous agréait à plus d'un titre puisque, sous ses dehors de taverne classique, il disposait en outre d'une cave à bières de premier ordre en sous-sol, d'un salon de jeux et du lupanar le plus propre de la cité. De ce fait, on n'y entraît pas sans montrer patte blanche. La salle à manger n'accueillait que ceux qui pouvaient se permettre de dépenser une somme assez

rondelette pour un repas, ce qui laissait devant la porte la majorité des péannais. Et si l'on ambitionnait de passer le seuil du second vestibule, il fallait une carte de membre, vendue une fortune et uniquement sur recommandation. Darien et moi possédions le précieux sésame, et comme nous étions de bons clients, Marta, la tenancière, nous autorisait un invité chacun. Comme à notre habitude, mes trois compères et moi-même primes nos quartiers dans la cave à bière, où nous refaisons généralement le monde jusqu'à près de la mi-nuit, avant de perdre aux jeux plus souvent qu'empocher la moitié de notre prime, pour finir à l'étage, aussi souls qu'allégés, dans les bras moelleux d'une ou l'autre catin.

— Réveillez-vous, Messire, murmura une voix onctueuse tout contre mon oreille. Votre ami vous attend en bas. Il dit que vous êtes de service aujourd'hui.

Quoi ? m'alarmai-je intérieurement tout en bondissant hors du lit. Le soleil matinal effleurait les rideaux de ses pâles rayons, éclaircissant les ombres de la chambre en désordre. Des vêtements, les miens et ceux de plusieurs femmes, jonchaient le sol. Un fauteuil gisait, renversé, et une épaisse courtepointe traînait devant la cheminée dormante. J'étais nu comme un ver, et Katia me considérait d'un air gourmand et désolé.

— Quel jour sommes-nous ? m'inquiétai-je en portant la main à mon crâne dévasté.

— Prim, répondit-elle avec amusement. Et ce qui m'étonne, c'est que tu n'aies mal qu'à la tête, après tes

exploits de ce décadi⁵. Moi, je ne peux presque plus marcher...

— Prim ? répétais-je, abasourdi. Je suis resté ici deux nuits et un jour ? Bon sang, grognais-je encore, je ne me souviens de rien.

— Tu m'insultes là, Deijan ! fit-elle mine de s'indigner. Un marathon pareil, c'est à marquer dans les annales ! D'autant que j'ai des témoins : Darien, Suiti et Shayane ont participé.

— Oui, soupirais-je en passant les mains dans mes cheveux, comme pour enlever les toiles d'araignées qui tapissaient mon cerveau. Je me souviens maintenant. Quand ce traître de Darien est-il parti ? grommelais-je encore.

— Hier soir. Il a préféré finir tout seul avec Shayane. Tu sais que c'est sa préférée.

Sang de lune ! Je m'étais déjà laissé aller à des nuits orgiaques, surtout après une bataille, toutefois deux nuits plus une journée entière, tout un décadi ! C'était bien la première fois que je laissais mes sens me submerger à ce point ! Sans un mot, je ramassai mes vêtements épars et m'habillai à la hâte. Katia arborait à la fois – quelle comédienne ! – un air repu, exténué et concupiscent.

— Tu dois vraiment partir ? minaуда-t-elle pour la forme.

⁵ Fin de la décade (équivalent de notre week-end)

— J'ai des écumeurs à débusquer, lui répondis-je en découvrant les dents dans une parodie de sourire carnassier. Et puis, je reviendrai... tu me connais !

— Je sais, sourit-elle à son tour, avec plus de sincérité cette fois. Tu ne peux te passer de moi.

Moins d'une demi-heure plus tard, je me présentais dans le bureau du colonel de Paumelle, mon supérieur hiérarchique. J'avais plus d'une heure de retard, je dégageais d'irrécusables effluves d'alcool, de sueur et de parfums de femmes, et mon uniforme froissé portait diverses taches suspectes. Autant dire que je n'en menais pas large. De Paumelle me fit patienter durant dix bonnes minutes au garde-à-vous devant sa table de travail surchargée de cartes et de rapports sans prononcer un mot ni même me jeter un regard, puis il soupira, leva les yeux sur moi et me lança d'un air exaspéré :

— Vous avez de la chance que vos états de service soient aussi irréprochables qu'impressionnants, Major de Bucail, sans quoi vous aviez droit aux fers pour vous rappeler quelles sont vos priorités.

— Je vous présente mes excuses, Mon Colonel, et je vous promets que cela ne se reproduira pas.

— Ça, j'en suis certain, déclara-t-il en portant un bref coup d'œil sur la lettre qu'il avait en main.

Un frisson me dévala l'échine. Un mauvais pressentiment m'étreignit la gorge, et soudain, je compris ce qui m'était arrivé pendant le décadi. Mon subconscient avait tenté de me noyer dans le plaisir avant d'en être

privé pour une période indéterminée. Je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait, pourtant cela s'annonçait indéniablement déplaisant.

— Repos, Major, m'ordonna enfin de Paumelle.

Je baissai lentement la main et pris une attitude plus décontractée... en apparence, parce qu'à l'intérieur, je demeurais figé par l'inquiétude. Le colonel semblait embarrassé, ennuyé même, et cela n'augurait rien de bon pour moi. Allais-je être muté au sommet de l'Acme ou au fin fond de Foresterre, dans une quelconque clairière perdue ? Pire, allais-je être renvoyé de l'armée ? Non ! Cette perspective-là n'était pas envisageable, je refusais d'y songer. Plutôt mourir ! Je me demandai soudain – comment se faisait-il que cette question ne me soit pas venue plus tôt ? – pourquoi Darien n'avait pas été convoqué, lui aussi. Après tout, nous avions passé notre décadi de débauche ensemble, et il accusait le même retard que moi, sinon la même pestilence, vu que Shayane l'avait réveillé assez tôt pour lui permettre une brève toilette. De mon côté, je n'avais pas eu cette chance. Malgré tout, je ne comprenais pas pourquoi il ne partageait pas ma disgrâce. Je me gardai toutefois de poser la question au colonel : je cumulais bien assez de griefs pour y ajouter l'insolence.

— J'ai là une lettre pour vous, Major, m'apprit ce dernier en me tendant la feuille de vélin avec une réticence visible. Elle vient de Bucail et elle est signée de votre intendant.

J'eus brusquement l'impression que le bâtiment s'effondrait sur moi. Si l'attitude de mon supérieur ne m'avait pas déjà mis sur mes gardes, une lettre de l'intendant de Bucail – et pas de mon frère ou de ma cousine – sur une feuille de vélin – et pas de papier ou de parchemin – annonçait clairement un événement grave, un cataclysme. Je saisis la missive d'une main que je m'efforçais d'empêcher de trembler et la lus. Tentai de la lire, devrais-je dire, car les mots dansaient devant mes yeux, insaisissables et séditieux. Je me concentrai, raclai discrètement ma gorge asséchée pour me donner une contenance, puis je déchiffrai vaillamment la calligraphie pourtant sans défauts de Dimitrov.

Monsieur,

J'espère, par cette lettre, vous trouver en bonne santé.
– Une entrée en matière sèche et brève, à l'image du personnage. Rien d'alarmant jusque-là.

Je suis chargé par votre mère et votre cousine Anthelmina de vous informer des derniers événements, ainsi que de la situation de Bucail. Je suis au regret de devoir vous apprendre le décès prématuré de votre frère Liam, Comte de Bucail, ce matin même, des suites d'une chute de cheval.
– La lettre datait du deuxième deï de lune blanche. C'était arrivé lors du précédent décadi, pendant que je me perdais encore une fois entre les cuisses de Katia. J'eus soudain envie de vomir.

Nous avons pris la liberté, en votre absence, d'autoriser l'embaumement du corps de Monsieur le Comte, qui sera conservé dans la nécropole de Bucail. La célébration funèbre

aura lieu à l'apogée lunaire du premier cin de lune d'eau, en présence des prêtresses d'Esca⁶, du marquis d'Éteule et de sa famille, des barons de Solanum et de Daucus, vos plus proches voisins, ainsi que du personnel de Bucail. Je me permets de vous rappeler que votre présence est indispensable, attendu que désormais, vous êtes le comte de Bucail. – Le vertige me prit et je dus déglutir vigoureusement pour forcer le contenu de mon estomac à reprendre sa place.

Sachez, Monsieur le Comte, que je déplore de me faire le porteur d'aussi triste nouvelle – Ça, j'imaginais bien à quel point il déplorait d'avoir à m'appeler "Monsieur le Comte", vu qu'il m'aimait autant que j'aimais l'idée d'hériter de Bucail – et que je tiens à vous témoigner toute ma sympathie en ces heures difficiles.

Je puis vous assurer de mon soutien et de mon aide dans l'exercice, nouveau pour vous, de la gestion de votre patrimoine. Je me joins à l'ensemble des résidents du domaine pour vous adresser nos sincères condoléances et espérer votre prompt retour à Bucail.

Mes profonds respects

Dimitrov Cîrostrat, intendant de Bucail

Voilà.

La terre s'était ouverte sous mes pieds et je chutais comme une pierre. Quand je percuterais le sol, ce serait

⁶ Esca est la déesse que vénèrent les nordiens. Elle est servie par des prêtresses puissantes et influentes.

celui, honni et détesté, de Bucail. Pour m'y enterrer vivant.

— Je me suis arrangé avec le général de Cérès afin que vous puissiez rentrer chez vous sur-le-champ, m'annonça le colonel comme s'il me faisait une faveur.

Sa voix me parvenait à travers le brouillard opaque de ma terreur. Mon cerveau engourdi peinait à faire le point. Je me sentais aspiré en arrière, attiré par le néant et le vide. Et de Paumelle qui continuait à me parler comme si ma vie ne venait pas de s'achever brutalement...

— Nous vous laisserons le temps de vous installer dans vos nouvelles fonctions, disait-il, et vous pourrez revenir rendre les insignes de votre charge dans deux ou trois décades. D'ici là, le capitaine d'Éteule assurera votre intérim, mais je ne crois pas trop m'avancer en augurant que la place lui échoira sous peu de manière permanente.

Et le voilà qui me tailladait à coups de phrases aussi innocentes que perfides. J'étais en train de me noyer, et lui me maintenait obligeamment la tête sous l'eau, serviable et compatissant. Évidemment, je ne pouvais m'attendre à ce qu'il comprenne que la mort de mon frère m'affectait beaucoup moins que la perspective de ma réclusion à perpétuité sur les terres de mes ancêtres. Oh, certes, je serais toujours libre de mes mouvements, je serais maître chez moi et pourrais me rendre à Péanne aussi souvent que j'en aurais envie. Mais fini pour moi le rêve de gloire, fini les batailles, les poursuites, les retours triomphaux à la tête de chariots remplis d'écumeurs enchaînés et de corps ennemis. Terminé les voluptueux

décadés entre les corps moelleux de Katia et de ses collègues, les soirées entre amis à *La Pomme d'Amour* et, surtout, le sentiment enivrant d'être seul maître de mon destin.

Désormais m'attendaient les heures de comptabilité et de paperasse, les conflits à gérer entre les paysans, les réunions assommantes avec l'intendant, les régisseurs et les hommes de loi. Sans parler des séances à l'assemblée où il me faudrait exécuter de parfaits ronds de jambe devant mes "pairs". Et le pire de tout, l'humiliation absolue à mes yeux : devoir produire un héritier. C'est ce qu'on demandait aux étalons dans les haras d'Equisia... et aux nobles de Nordie. Oh, ce n'était pas l'idée de coucher avec une femme qui me révoltait, le sexe était mon passe-temps favori depuis le jour où j'avais compris à quoi servait mon précieux appendice. Non, c'était d'y être obligé que je ne pouvais supporter. D'y être contraint jour après jour jusqu'à ce que la poulinière prévue – et non choisie – soit pleine, et qu'elle ponde un mâle. Parce que si c'était une fille, je devrais bien entendu tout recommencer ! Bon sang, j'en serais parfaitement incapable ! Me prostituer pour Bucail était au-dessus de mes forces.

Et pourtant, il allait bien falloir que j'y passe. C'était ça ou devenir un écumeur...

Guilendria

Château d'Éteule, Belterre

*Troisième prim de lune féconde, 1735^e renouveau, neuvième heure
après la mi-nuit*

C'était le plus beau jour de ma vie.

C'était censé l'être.

Aujourd'hui, troisième prim de lune féconde 1735, j'allais épouser l'homme que j'aimais depuis plus de quinze renouveaux. Oui, car j'étais tombée amoureuse à la seconde où je l'avais vu pour la première fois, frêle, seul, debout dans la cour d'honneur d'Éteule, alors que la berline de son père repartait dans un nuage de poussière. Il avait dix renouveaux, j'en avais cinq. Je me souviendrais toujours de son regard à cet instant. Il disait : « Osez seulement me prendre en pitié ! »

Il était petit et malingre. Son père – qui n'était même pas dans la voiture, nous le sûmes plus tard – l'avait envoyé en apprentissage chez nous, qui étions presque des inconnus pour lui à l'époque, et il s'était retrouvé littéralement abandonné au milieu d'une esplanade déserte, son bagage à ses pieds. Il aurait pu paraître

pitoyable, en effet. Cependant ce n'était pas l'impression qu'il avait donnée. À mes yeux, en tout cas. Il avait semblé grand et fort, capable de terrasser un dragon. Son regard bleu bordé de cils noirs avait franchi la cour pour nous observer, nous jauger, alors que mon père s'avançait vers lui, et que Darien et moi attendions sur le perron.

— Il n'a pas l'air commode, avait murmuré mon aîné.

Je savais que mon frère redoutait cette rencontre. Le garçon et lui allaient passer ensemble la majeure partie des dix prochains renouveaux, à suivre le même apprentissage auprès des mêmes précepteurs et maîtres d'armes. Ils n'auraient d'autre choix que de s'entendre, sinon de s'apprécier. Moi, je savais déjà que je l'aimerais. À en mourir. Je l'avais senti au fond de mon ventre. Il avait l'air féroce et perdu en même temps, mon chevalier. J'avais tout de suite eu envie d'attraper sa main et de ne plus jamais la lâcher. Et aujourd'hui, à l'aube de mes vingt renouveaux, enfin, j'allais prendre cette main dans la mienne. Alors oui, je ne la lâcherais plus.

On peut changer en cinq cycles. Moi, j'avais certes un peu grandi et mes formes étaient devenues celles d'une femme, mais je restais la même jeune fille timide, rougissante à tout propos, discrète à l'excès... transparente, selon le verdict sans clémence de Janaxelle, ma sœur cadette. Elle me traitait de trouillard, et elle avait raison. J'avais peur de mon ombre. Toutefois, ce qui m'effrayait le plus, c'était les gens. Je n'avais de ma

vie que rarement mis les pieds hors d'Éteule, et seulement pour me rendre dans les villages du marquisat, ou au château de Bucail à deux ou trois reprises. Jamais plus loin. Jamais à Péanne, où Janaxelle avait plusieurs fois accompagné notre père lorsqu'il tenait congrès. Je ne connaissais du monde que ce que les manuels m'en montraient, et cela me suffisait. Je n'avais besoin de rien d'autre qu'un toit, de l'ouvrage, des livres et l'affection de mes proches. En tant que fille de marquis, on n'attendait pas nécessairement de moi que je présente un quelconque talent, même si mon goût pour les sciences et la littérature m'aurait largement permis d'intégrer la faculté. J'étais douée pour les travaux d'aiguille. Je créais moi-même mes robes tout comme celles de ma mère et de ma sœur – qui avaient fait sensation même à la capitale, m'avait affirmé cette dernière. Cependant, je n'avais pas la moindre intention de quitter ma maison pour suivre des études ou devenir modiste. Je préférais de loin m'occuper de ma famille. Au moins, auprès d'eux, je n'avais pas la constante impression d'être observée, jaugée et cataloguée. Je n'avais jamais eu non plus cette sensation avec Deijan, durant les dix renouveaux où il avait passé la moitié des lunes chez nous. Il ne m'observait pas, ne me jugeait pas et ne me cataloguait pas. En fait, il m'ignorait poliment. Et cela me rassurait. C'était confortable pour moi de pouvoir l'admirer, l'aimer et rêver de lui sans qu'il s'en doute et n'en prenne ombrage.

Si je m'efforçais de rester objective, je devais admettre que Deijan n'avait pas réellement changé lui-même, malgré ses cinq cycles d'absence. Depuis la mort de son frère Liam, trois lunes plus tôt, il n'était venu qu'une fois à Éteule. Pour négocier notre contrat de mariage. Lorsque Père lui avait proposé de me faire appeler afin que nous ayons l'opportunité de passer quelques instants en tête-à-tête, Deijan avait décliné l'invitation, invoquant un emploi du temps trop chargé. Le pauvre, devenir comte du jour au lendemain avait dû représenter une écrasante charge de travail et de soucis. Je ne lui en avais pas voulu, bien sûr. Je le comprenais. Après cinq renouveaux, qu'étaient donc deux ou trois lunes de plus, quand nous allions passer le reste de nos vies côte à côte ? Sa réaction, si semblable à celle qu'aurait eue l'adolescent dont je me souvenais, m'avait fait sourire. Je le reverrais pour la première fois au moment de nos noces, n'était-ce pas romantique ?

Château d'Éteule, Belterre
Seizième heure après la mi-nuit

En traversant la roseraie remplie d'invités, accrochée au bras de mon père, jusqu'à l'autel d'Esca auprès duquel notre mariage serait célébré et devant lequel il m'attendait, je me sentis transportée quinze renouveaux en arrière : en ce jour de lune d'or où il s'était tenu pour la première fois face à moi, me transperçant de son regard glacé. Aujourd'hui, le garçonnet débordant de

morgue et de courage qui mettait quiconque au défi de s'apitoyer sur lui était de retour. En le voyant m'attendre comme un condamné devant l'échafaud, poings et mâchoire serrés, regard dur, dos raide, mon cœur avait commencé à se briser. J'avais toujours su qu'il ne voulait pas de Bucail et qu'il désirait faire carrière dans l'armée. Je m'étais préparée à le suivre où qu'il aille et à vivre dans des casernes. Pour lui, j'aurais accepté d'habiter dans une écurie. Mais là, ce n'était pas son héritage qui le mettait aux abois. Alors que j'avançais vers lui, il n'y avait que moi dans son regard furieux... J'étais, seule, l'objet de sa tourmente. Jamais je n'aurais pensé qu'en réalité, c'était la perspective de m'épouser qu'il détestait le plus. Encore plus qu'abandonner son rêve pour hériter du comté. Je vis, devant moi, le château de cartes de mes espoirs de bonheur conjugal s'écrouler, s'envoler, soufflé par un cruel vent du nord. Je vacillai. Quelle erreur avais-je faite en me berçant d'illusoires chimères ! Le bras de mon père se resserra autour du mien.

— Émue ? murmura-t-il en souriant.

— Oui, chuchotai-je simplement, la voix serrée.

J'allais vraisemblablement épouser un homme qui ne voulait pas de moi, mais cela serait mon problème désormais. Je me devais de laisser ma famille en dehors de cela.

Château d'Éteule, Belterre
Vingt-troisième heure du jour

Deijan ne m'adressa la parole au cours de la soirée, toujours très poliment, que quand cela s'avéra nécessaire. De mon côté, j'essayais de me faire aussi petite et transparente que possible, dans le vain espoir qu'il oublierait ma présence. Je m'étais déjà presque résignée à son absence d'amour. Ainsi, pensais-je, si nous pouvions nous éviter paisiblement durant les trente prochains renouveaux, ne souffririons-nous peut-être pas trop. Je pourrais continuer à le manger des yeux de loin, discrètement, et lui pourrait faire comme si je n'existais pas. Enfin, presque...

Parce qu'il y avait aussi cette histoire d'héritier et de devoir conjugal. Honnêtement, toute à mes rêves de tendresse, je n'avais jamais songé à l'aspect fonctionnel de la chose. Pour moi, les caresses, les baisers et ce qui allait avec – quoi que cela fut – appartenaient exclusivement au domaine sentimental. Si l'on s'aimait, il était tout à fait naturel de « faire l'amour ». Cela ne s'appelait pas ainsi en vain ! Mais si l'on ne s'aimait pas ? Ce cas de figure ne m'ayant pas traversé l'esprit, je ne m'étais jamais interrogée là-dessus. Si la production d'un héritier se faisait dans un lit, comment fallait-il s'y prendre ? Sans amour, impossible de... faire l'amour, non ? Or il était évident que Deijan ne ressentait rien de tel pour moi. Peut-être l'aimais-je assez pour deux ? Assez pour que cela fonctionne ? Quoi qu'il en soit, je

n'allais pas tarder à le savoir puisqu'il se tenait maintenant debout devant moi et me tendait la main. C'était l'heure. De jeune fille, je m'apprêtais à devenir femme, quoi que cela puisse bien signifier.

Mère avait fait préparer la plus somptueuse de nos chambres d'amis pour l'occasion. Pas question que la nuit de noces ait lieu dans ma chambre de jeune fille. Deijan m'accompagna jusque devant la porte puis m'y abandonna avec ses instructions :

— Enfile ta chemise, mets-toi au lit et attends-moi.

Ce fut tout. Il ne croisa même pas mon regard. De plus en plus désespérée, j'entrai dans la pièce et fis ce qu'il m'avait demandé. Ordonné plutôt, même si le ton avait été gentil. Oh, mon Deijan... qu'était-il advenu de mon chevalier ? L'homme de mes rêves avait-il seulement existé, ou bien m'étais-je abusée pendant tout ce temps ? Nous n'étions encore que des enfants quand nos parents nous avaient promis l'un à l'autre, pourtant cet engagement était devenu le point central de mon existence. Ce soir, celle-ci me semblait privée de son axe. Sans repère, elle partait à vau-l'eau, s'éparpillait, se dissipait dans le néant...

J'attendais dans le noir, immobile et nerveuse, depuis ce qui me paraissait des heures, lorsque la porte s'entrouvrit pour laisser passer une silhouette vacillante. *Deijan*. Je retins mon souffle en le voyant tituber jusqu'au lit. Était-il blessé, malade ? Je voulus me relever afin de lui porter secours, quand un lourd relent d'alcool m'arrêta net. Il avait bu. Il était ivre. Il avait dû s'aviner

pour trouver le courage de me toucher ! Blanche Esca ! La violente bouffée de honte qui m'envahit me coupa les jambes. L'humiliation de me voir à ce point détestée me frappa aussi fort que la perte irrémédiable et brutale de mes dernières illusions, sapant ce qui me restait de bravoure. Je laissai malgré moi échapper un sanglot, alors que des larmes sauvages, trop longtemps retenues, dévalaient mes joues.

— Ah non, par pitié, tu ne vas pas pleurnicher par-dessus le marché, grommela-t-il en s'insinuant maladroitement sous les couvertures.

Son corps chaud si près du mien aurait dû me remplir de joie, mais c'est un mélange de peur et d'avilissement que je ressentais à l'idée de tant le répugner. Son haleine chargée me fit monter la bile aux lèvres quand il se pencha vers moi. Une seconde, je crus qu'il voulait m'embrasser, avant qu'il ne lâche entre ses dents :

— Écoute, Petite, ni toi ni moi n'en avons envie, mais il va pourtant falloir le faire, et aussi souvent que nécessaire jusqu'à ce que nous ayons ce foutu héritier. Après ça, nous n'aurons plus aucune raison d'endurer cette corvée. D'ici là, épargne-moi tes humeurs.

Au moins, c'était clair. Plus besoin de nourrir un quelconque espoir que les choses s'améliorent entre nous. Les trente prochains renouveaux s'annonçaient clairement vides, gris et mortifiants. Je ne savais pas ce que j'avais bien pu faire, ou ne pas faire, pour mériter un tel mépris, cependant je n'avais aucune intention de lui poser la question. J'étais certaine que si j'ouvrais la

bouche, si je prononçais le moindre mot, cela ne ferait qu'attiser ses foudres et sa haine incompréhensible.

— Tu ne me touches pas, ajouta-t-il, poursuivant ses instructions. Tu fermes les yeux, tu écarter les jambes et surtout, tu te tais. Ça ira vite.

Me taire, oui, c'était déjà dans mon tempérament, et j'avais bien compris que cela serait aussi ma principale qualité aux yeux de mon époux. Quant à ce : « Ça ira vite », je ne savais trop qu'en penser étant donné que je n'avais pas la moindre idée de ce qui allait se passer... entre mes jambes, visiblement. Car c'est là qu'il prit place, m'écrasant la hanche au passage. Il avait gardé sa lourde robe de chambre... pour se dissimuler à ma vue ou pour éviter le contact de ma peau ? Il positionna ses grandes mains de chaque côté de ma tête et se maintint sur ses bras tendus afin que nos corps ne fassent que s'effleurer. Blanche Esca, étais-je donc si répugnante ?

Je sentis son membre appuyer en haut de mes cuisses, contre mon intimité. Je m'étais déjà touchée à cet endroit. Par curiosité, d'abord, puis parce que les sensations que j'avais éprouvées m'avaient plu. Je l'avais fait souvent par la suite, recherchant l'ivresse et le plaisir que cela me procurait. Pourtant, cette fois-ci, je ne ressentis aucun des effets habituels. La part de lui qu'il essayait de faire entrer en moi me semblait beaucoup trop volumineuse pour que ce soit possible. S'en rendait-il compte ? Oserais-je le lui dire ? Je me mordis les lèvres alors qu'il poussait plus fort, grognant de frustration. Il dut parvenir à entrer parce que j'eus soudain l'impression

d'être écartelée. Une douleur intense m'enflamma le bas-ventre. J'avais si mal que je craignis qu'il me déchire les chairs. Je ne pus retenir un gémissement, alors que je mordais mes joues et serrais les poings aussi fort que possible.

— Écarte plus les jambes, bon sang ! maugréa-t-il. Comment veux-tu que j'y arrive si tu n'y mets pas du tien ?

Abasourdie et désemparée, j'obtempérai aussitôt, priant pour que cela fût d'une quelconque incidence. La honte m'accablait plus encore, à présent que mes cuisses s'évasaient largement de chaque côté de mes hanches. Je me faisais l'effet d'une pièce de viande sur l'égal d'un boucher. La douleur en plus. Il avait dit que ce ne serait pas long, toutefois je ne pensais pouvoir supporter une telle souffrance plus longtemps. Je m'apprêtais à lui demander de cesser – quitte à subir sa colère – quand, d'un puissant coup de reins, il s'enfonça en moi jusqu'à la garde. Je hurlai, incapable de me contrôler, et tentai de le repousser, mais il était bien trop fort et trop lourd pour moi. Poussant un râle de satisfaction, il se mit à bouger les hanches de haut en bas, entrant et sortant de moi dans un mouvement de plus en plus rapide. Petit à petit, les élancements de ma chair intime diminuèrent en intensité, sans pour autant se calmer. C'est mon cœur et mon âme qui payèrent alors le plus lourd tribut.

Je n'avais jamais été personne. Je n'avais ni le talent ni la beauté de ma mère. Et moins encore l'intrépidité et le charisme de ma sœur. Je vivais dans l'ombre de ceux que

j'aimais et m'en satisfaisais. Mais jamais, au grand jamais, je ne m'étais sentie aussi sale, inexistante et méprisée.

Quand il eut terminé, dans un violent tremblement de tout son corps et un grognement rauque, il se retira de moi, rejeta les couvertures et quitta le lit puis la chambre, me laissant découverte, à moitié nue, ensanglantée et presque morte de chagrin. Durant plusieurs minutes, je fus incapable de la moindre réaction. Pas même de pleurer. Je repassais en boucle tout ce qui venait d'arriver, un peu plus horrifiée à chaque instant, un peu plus brisée aussi.

Quand les haut-le-cœur qui montaient en moi ne furent plus maîtrisables, je sortis du lit pour me précipiter vers le pot de chambre et y vomis tout ce que j'avais eu le malheur d'ingurgiter dans la journée, et plus encore. Ensuite, comme j'étais levée, je marchai jusqu'au cabinet de toilette dissimulé derrière un paravent, dans l'angle de la pièce. J'avais mal. La peau tendre entre mes cuisses était à vif, sans parler de la chair sensible de mon intimité. Je plongeai une serviette de coton dans l'eau du petit bassin de cuivre et la passai entre mes jambes. Doucement. Je tâchai de retirer ce que je pouvais de sang et de fluide visqueux. La nausée me taraudait. Quand je m'estimai suffisamment propre, je revins vers le lit, théâtre de ma déchéance, et ne pus me résoudre à m'y recoucher. J'attrapai alors la courtepointe et la tirai jusque devant la cheminée où je m'étendis, enroulée dans la lourde étoffe, pour y attendre le matin.

Si le cauchemar de mes noces avait dû s'avérer n'être qu'un malentendu, un faux départ, une maladresse d'ivrogne, les décades qui suivirent me confirmèrent qu'il n'en était rien. Je découvris au petit matin que mon mari était déjà parti « pour préparer Bucail à mon arrivée », et non mon arrivée à Bucail... Il avait laissé une berline à mon intention, dans laquelle je pris place avec ma camériste pour seule compagnie. Nous voyageâmes six jours durant, escortées du cocher et d'un simple valet. Ma famille me manquait déjà, ma maison, ma chambre, ma roseraie, ma paisible et douce existence. Je partais dans l'inconnu avec pour unique certitude que le bonheur me serait désormais interdit. Inaccessible, tout du moins. Je m'étais toujours imaginée heureuse de partager la vie et l'amour de Deijan. Cela n'étant plus au programme, je me tourmentais à essayer de concevoir ce que seraient mes décades, mes renouveaux à venir.

Nous arrivâmes à Bucail de nuit, je ne pus donc admirer le magnifique château qui m'avait fait rêver toute mon enfance. Deijan ayant dû s'absenter, c'est sa cousine Anthelmina qui m'accueillit, mais la chaleur mielleuse et si visiblement factice dont elle enveloppa ses salutations me déconcerta, jusqu'à éveiller ma méfiance. Je ne la connaissais pas et ne l'avais aperçue que brièvement aux obsèques de Liam. Je savais qu'elle avait été fiancée à ce dernier et qu'elle aurait été la comtesse de Bucail s'il n'avait brutalement péri. Je me demandai si ce n'était pas là la cause de l'animosité que je sentais sourdre d'elle. M'en voulait-elle pour la mort de Liam ? Se trouverait-il

quelqu'un à Bucail qui ne me regarderait pas avec haine ou mépris ? Ou devrais-je endurer cela jusqu'à mon trépas ? La fatigue et le découragement eurent raison de mes dernières forces, aussi demandai-je qu'on m'indique immédiatement la chambre qui m'avait été attribuée. Je pris congé un peu plus brusquement que la bienséance l'autorisait, cependant je n'en eus cure. Je n'en pouvais plus. Sauge, ma camériste, eut tout juste le temps de m'aider à ôter ma robe avant que je m'effondre sur le lit. Cette première nuit à Bucail, je dormis d'un sommeil lourd, comme pour dissoudre dans le néant les jours affreux que je venais de vivre. Malheureusement, au matin, rien n'avait changé...

Les trois premières décades de ma nouvelle vie esquissèrent la toile qu'elle allait devenir : une nature morte. De longues journées tristes et solitaires, emmurée dans mes appartements. À regarder par la fenêtre dans l'espoir d'apercevoir Deijan. À coudre ou à broder quand je m'en sentais le courage. À me languir d'Éteule, de mes parents, de mes frères Calen et Darien, de ma petite sœur Janaxelle, de ma belle-sœur Angevine, l'épouse de Calen, et de leur fils, mon adorable neveu, Abriel... De ma roseraie, que j'entretenais avec tant de soins depuis plus de dix renouveaux. De nos gens que je considérais comme étant de ma famille, des villageois et des prêtresses à qui j'apportais mon aide aussi souvent que je le pouvais. De longues journées tristes à regretter tout ce

que j'avais quitté pour commencer une nouvelle vie au bras de mon amoureux... quel gâchis. Si j'avais su...

Non, je n'étais pas sincère. Si j'avais su, j'aurais tout de même épousé Deijan, parce que j'étais certaine que mon amour pour lui vaincrait tous les obstacles. D'ailleurs, à dire vrai, je n'étais pas réellement prisonnière. Je pouvais circuler à ma guise dans tout le château, à l'exception des appartements de mon mari, de son bureau et de son salon privé où il recevait ses amis quand il n'y travaillait pas avec ses régisseurs. Si je le désirais, j'avais accès aux jardins, au parc et à l'étang attenant. Je pouvais demander que l'on attelle la jument qui m'était réservée si je souhaitais me rendre au village ou au temple d'Esca.

Cependant, rien de tout cela ne me tentait. Je ne m'étais jamais sentie aussi seule, abandonnée, oubliée. Deijan m'évitait. Il prenait même ses repas dans son bureau. J'avais dû me présenter moi-même au personnel, qui m'avait fait plutôt bon accueil, mais pour lequel je restais une étrangère. Les domestiques avaient l'habitude d'obéir à Anthelmina, la cousine de mon époux, qui vivait là depuis deux renouveaux et dirigeait la maisonnée. Cela expliquait sans doute qu'ils avaient du mal à me considérer comme la comtesse en titre. Et ce n'était pas Juliana, la mère de Deijan, qui allait m'aider à m'imposer. La pauvre avait perdu la raison en mettant au monde son troisième bébé, mort-né, deux renouveaux après la naissance de Deijan. Depuis, elle vivait quasiment recluse dans ses appartements, au dernier étage de la tour nord de Bucail, avec Mohane, sa dame de compagnie. Quant

à Anthelmina, son hostilité à mon égard m'effrayait presque tant elle était palpable. Toutefois, là encore, je comprenais ses raisons. Elle avait failli devenir comtesse, et voilà que je prenais sa place. Elle n'avait point ménagé ses efforts depuis son arrivée pour faire ses preuves et gérer le château comme doit le faire une maîtresse de maison. Je la savais cependant bien plus intéressée par la position que lui aurait octroyée son titre que par la perspective d'épouser Liam, puisqu'elle m'avait elle-même froidement déclaré un matin :

— Vous n'êtes pas faite pour ce rôle. Vous n'êtes que le pâle et triste reflet de ce que l'on attend d'une aristocrate. Vous êtes une ombre fragile et incapable de satisfaire un homme tel que Deijan. C'est moi qu'il aurait dû épouser... néanmoins je saurai être patiente. Quand vous ne lui aurez pas donné d'héritier au bout de trois renouvelaux, je serai en droit de demander à tenter ma chance. Alors il vous répudiera, et je serai enfin Comtesse de Bucail.

— Qui vous dit que je ne lui donnerai pas un héritier dans les trois cycles ? avais-je tenté de me défendre.

— Vu l'ardeur qu'il met à visiter votre lit, je n'ai guère de souci à me faire, avait-elle rétorqué après s'être esclaffée.

Et elle avait raison. En trois décades, Deijan n'était venu qu'à deux reprises dans ma chambre. Je ne l'avais même pas aperçu en d'autres circonstances depuis mon arrivée. Et à chaque fois, il s'était annoncé en me faisant dire par son valet que je devais me préparer comme il me

l'avait indiqué la première nuit. Soit me mettre en chemise, dans le lit, sans lumière, me taire, écarter les jambes et surtout ne pas me plaindre. Les deux fois, il était venu ivre... il n'avait pas prononcé un mot, avait accompli son "devoir" aussi rapidement que possible avant de partir. Et les deux fois, j'avais saigné, vomi et pleuré après son départ.

Comment, dans ces conditions, mon ventre aurait-il pu accueillir un enfant ?

Comment allais-je pouvoir supporter cela, jour après jour, décade après décade, lune après lune, cycle après cycle, jusqu'à ce qu'Esca m'emporte ?

Deijan

Château de Bucail, Belterre
Premier ter de lune blanche, 1736^e renouveau

Bien que je n'en aie jamais douté, j'avais désormais la confirmation qu'un assaut hasardeux contre une bande d'écumeurs féroces, suivi d'une bataille sanglante et d'un périple harassant à travers tout Belterre pour ramener les prisonniers à Péanne, s'apparentait à une gentille promenade en regard de la gestion d'un domaine comme Bucail. Gestion qui s'accompagnait d'un fatras d'obligations – assommantes – inhérentes à mon titre, et que j'accomplissais sans aide. En effet, me débarrasser de Dimitrov Cirrostrat, l'intendant de mon père, avait été ma première action en tant que comte, et je m'en félicitais chaque jour un peu plus. J'étais seul maître à bord. De toute façon, il n'était pas question que je subisse sa condescendance une seule minute. Non, ce qui grevait tant mon quotidien, c'était les montagnes de paperasse, les colonnes de chiffres, les heures passées à statuer sur les problèmes de tel paysan, du forgeron ou du maître-vacher, tout en étant en permanence lesté d'une mère folle, d'une cousine étouffante et d'une épouse insipide.

D'ailleurs, la tête me tournait à chaque fois que je songeais à cette dernière... ce que je m'efforçais d'éviter la plupart du temps, avec acharnement.

Vainement, aussi.

Elle me poussait dans mes retranchements. Et ce, depuis l'enfance. Elle représentait tout ce que je haïssais : fragilité, compassion, soumission. Et par extension depuis plusieurs lunes : les liens du mariage – celui qui avait trouvé ce terme savait de quoi il parlait ! –, mais également l'aristocratie, les charges et les devoirs du rang, ceux du sang... En la fuyant, c'est tout cela que j'essayais de distancer – quel crétin !

Néanmoins, ce qui me rongait le plus tenait à ce qu'elle me faisait, elle.

En tant que second, donc non-héritier, je n'avais présenté dès le départ qu'un intérêt minime aux yeux de mon père. Il ne m'avait jamais accordé la moindre attention, pas plus que d'estime et encore moins d'affection. Parti de là, je n'avais pas trouvé utile de m'obstiner à essayer de lui plaire et j'avais, très jeune, commencé à planifier mon avenir en fonction de mes propres ambitions, sans tenir compte de ce qu'il avait lui-même déjà décidé pour moi. En conséquence de quoi, évidemment, mon père s'était senti offensé. *Comment ?* l'imaginais-je s'insurger quand j'espérais encore qu'il puisse vouloir s'en entretenir avec moi. *Toi, un cadet, tu oses revendiquer ta propre vie et imposer tes choix ? Tu crois pouvoir diriger ton destin sans en référer à ton père ?*

En découla une animosité croissante entre nous, moi lui refusant la joie de me voir blessé et lui s'ingéniant à me briser par les moyens les plus subtils. Liam était l'aîné, grand, fort, intelligent, obéissant, parfait en tout, et moi j'étais l'enfant terrible, méchant, bagarreur, fourbe et décevant. J'accumulais les bêtises au point que même les domestiques me prirent en grippe. On mettait mon attitude insupportable sur le compte de l'absence maternelle, et avec le recul, je reconnais que cela a probablement joué. Chaque fois qu'une réflexion ou une réprimande de mon père m'atteignait, faute de pouvoir pleurer dans les bras d'une mère comme le faisaient tous les enfants de mon âge, je me plongeais dans la fureur. Ainsi, je tenais le coup et protégeais mon amour-propre. À cette époque, ma vision du monde et des gens ressemblait à « une bouse de vache géante dans laquelle pataugeaient des monstres pleins de dents. » Et j'étais l'un de ces monstres.

Voilà pourquoi la compassion, la gentillesse et l'indulgence de Guilendria m'insupportaient. Je ne méritais rien d'elle. Dès l'instant où nos regards s'étaient croisés, alors que le valet de Bucail venait de m'abandonner au milieu de la grand-cour d'Éteule, j'avais été alarmé par l'admiration et l'affection absurdes qu'elle me porta instinctivement. Elle ne me connaissait pas ! Elle ne savait pas ce que j'étais. Durant les dix renouveaux suivants, j'avais tout fait pour que cesse cette inclination ridicule. Je l'avais ignorée, dédaignée, repoussée, comptant qu'elle finisse par comprendre que

je n'étais pas quelqu'un de bien. Pas quelqu'un pour elle, et cela en dépit du fait que nos pères nous avaient stupidement fiancés dès l'enfance. Ensuite, j'étais parti. Darien et moi nous étions engagés dans la Garde Royale, notre rêve à tous les deux, avec l'ambition de devenir les plus grands chasseurs d'écumeurs de toute la Nordie. J'étais parti, et je n'étais plus revenu ni n'avais donné de nouvelles. Je croyais qu'elle serait enfin passée à autre chose, qu'elle aurait trouvé un gentilhomme au cœur intact, au tempérament bienveillant et aux manières distinguées. Qu'elle l'aurait épousé et lui aurait donné de beaux bébés aux grands yeux clairs – *Esca que cette pensée-là faisait mal !*

Malheureusement, quand l'infortune avait frappé à ma porte, emportant en ses rets⁷ mes rêves, ma vie, mon avenir... elle avait apporté Guilendria dans ses bagages, et je n'avais pas su, ou pas eu la force ou le courage de, la dissocier du reste. La rage qui me consumait depuis que j'étais capable de marcher avait grillé en moi tout discernement, au point de lui faire payer à elle le préjudice que j'estimais subir. J'en avais conscience. Je me haïssais pour cela. Mais j'étais incapable d'y changer quoi que ce soit. Et plus les jours passaient, plus je m'enfonçais dans la noirceur et la « bouse de vache ».

Plus je la voyais se faner, et plus je la détestais.

⁷ Filets pour attraper du poisson ou des oiseaux. Par ext : pièges ou filets allégoriques

C'était aussi sa faute, après tout. Pourquoi s'obstinait-elle à accepter cela ? Pourquoi ne se révoltait-elle pas ?

Les décades s'enchaînaient dans l'étouffant marasme de ce qui était désormais ma vie, et moi, j'enchaînais Guilendria à mon âme noire. Je la noyais.

Château de Bucail, Belterre

Deuxième quad de lune d'or, 1737^e renouveau

— Monsieur le Comte, nous sommes attaqués !

Quoi ? Je me dressai brusquement dans mon lit et vacillai sous le coup violent de mon mal de tête. J'avais à nouveau dû me soumettre à mon devoir et honorer mon épouse la veille au soir. Après m'être enivré, comme d'habitude. Quand cela cesserait-il ? Quand serait-elle enfin enceinte ? Je ne supportais plus cette situation. Et Anthelmina, par là-dessus, qui me poussait à répudier Guilendria, arguant que si elle n'avait pas été capable de concevoir en deux renouveaux, cela n'arriverait certainement jamais.

Deux renouveaux.

Deux longs cycles de ce calvaire que je nous infligeais, mais auquel j'étais incapable de mettre fin. La répudier aurait sans doute été une solution convenable, ma cousine avait raison. Mais j'aurais dû alors trouver une autre épouse et tenter à nouveau de produire cet indispensable héritier. Je savais qu'Anthelmina se positionnait en première place sur les rangs de *comtesse*

potentielle, pourtant... cette seule idée me faisait frémir. Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi, puisqu'elle ne m'avait jamais donné aucun motif en ce sens, toutefois Anthelmina me mettait mal à l'aise. Elle me donnait l'impression d'être un fanion de tournoi à remporter ou une ligne d'équations à résoudre. En outre, je devais bien avouer – au moins à moi-même – que répudier Guilendria semblait étrangement au-dessus de mes forces. Cela se serait sans doute révélé plus charitable que ce que je lui faisais endurer depuis notre mariage, pourtant je me cabrais devant cette perspective pour des raisons que j'étais bien incapable de cerner.

— Monsieur, insista Jorel, mon valet, d'une voix pressante qui m'extirpa de mon marasme intérieur, je m'excuse, mais Maître Gryff a fait remonter les ponts-levis et requiert votre présence immédiate. Nous sommes attaqués !

Ses mots percèrent enfin l'épais brouillard qui m'encombrait l'esprit.

— Comment ça, *attaqués* ? Et par qui ? balbutiai-je, hébété.

— Par des écumeurs, Monsieur le Comte, répondit-il pendant que je m'habillais à la hâte. Ils sont au moins cinquante, armés d'arbalètes, d'arcs et d'épées. Ils se sont séparés en deux groupes qui donnent l'assaut à la fois par l'avant et par l'arrière. Pour le moment, aucun n'est encore entré dans le château, cependant, comme les douves sont vides, à cause du nettoyage annuel...

— Je vois, le coupai-je un peu sèchement.

Il ne méritait certes pas ma froideur, néanmoins à cet instant, la peur et la colère m'étreignaient tant le cœur et la gorge que je ne maîtrisais plus le ton de ma voix. Je respirai un grand coup pour reprendre contenance. J'avais des décisions rapides à prendre et des ordres à donner. Plus encore qu'au long de mes cycles de service, des gens dépendaient de moi et de la manière dont je gérerais la situation.

— Que les femmes ne bougent pas de leurs appartements ! Je veux tous les hommes valides sur les remparts, et que les domestiques nous amènent autant d'armes qu'ils pourront en trouver. Il y en a dans les caves, vers les anciens cachots, ainsi que dans la salle de garde.

— Bien, Monsieur. Je m'en occupe et vous retrouve là-haut.

— Non, toi tu restes avec ma femme et tu la protèges, lançai-je en courant dans le couloir.

Par Esca ! Nous étions attaqués par une véritable armée d'écumeurs. Je n'avais pas souvenir d'avoir entendu parler d'autant de hors-la-loi réunis en une seule horde, qui plus est sous les ordres d'un unique chef ! Et je n'avais pas mes hommes avec moi ! Les gardes du château n'étaient ni assez nombreux ni suffisamment entraînés pour les repousser, ou même les contenir, jusqu'à l'arrivée de renforts – dans l'hypothèse où je trouverais le moyen d'en envoyer quérir...

Après avoir traversé la bibliothèque qui jouxtait mes appartements, puis dévalé l'escalier principal, je courus

en direction du salon d'apparat et du balcon d'honneur. L'ancien chemin de ronde reliant les tours avait depuis longtemps été transformé en promenade, terrasses et balcons, et les créneaux du parapet ne subsistaient que grâce au cachet qu'ils donnaient à l'ancienne forteresse. Je devais sans doute en remercier le ciel, rien de ce qui ressemblait à un système de défense ne serait superflu dans les heures à venir. Me penchant entre deux merlons⁸ au-dessus du pont-levis principal, j'embrassai rapidement la situation. Les écumeurs avaient laissé leurs chevaux à l'écart, sous la garde de quelques jeunes recrues. Une dizaine d'archers et d'arbalétriers tiraient sans discontinuer pour couvrir leurs complices, qui tentaient d'accéder aux fenestrons du rez-de-chaussée. Nous avions vidé les douves la décade précédente afin de les nettoyer et nous n'avions prévu de les remettre en eau que le lendemain. Comment cette bande de malfrats l'avait-elle appris ? Une telle attaque ne pouvait être le fruit du hasard. Quelqu'un les avait renseignés. Je rangeai soigneusement cette question dans un coin de ma tête, bien décidé à démasquer le traître plus tard, si... non ! pas *si... quand* j'aurais débarrassé mes terres de cette vermine.

⁸ Terme d'architecture, en particulier de l'architecture médiévale, qui désigne les parties pleines d'un parapet situées entre deux créneaux.

Protégés tant bien que mal par les merlons, mes gardes criblaient de flèches les rangs ennemis, mais ils n'atteignaient que rarement leur mire. S'ils tentaient de viser les assaillants à leurs pieds en se penchant par-dessus les créneaux, ils étaient aussitôt pris pour cible par les archers d'en face. Déjà trois des miens avaient basculé par-dessus le parapet, plusieurs autres avaient une hampe dépassant d'un bras ou d'une épaule, et bon nombre comptaient de douloureuses estafilades.

— Cessez le tir ! leur ordonnai-je. Repliez-vous à l'intérieur ! Sauf Braq, Léold et Charpien : vous, vous continuez à les arroser de traits, ça les occupera. Que quelqu'un aille me chercher Gryff immédiatement !

Aussitôt, une dizaine d'hommes me suivit dans le salon d'apparat qui donnait sur le balcon et les créneaux. Rien dans ce château n'était plus destiné à soutenir un siège depuis des lustres. Je savais ne pouvoir trouver ni chaux vive ni boulets de pierre à lancer sur les assiégeants en contrebas depuis les mâchicoulis. Or maintenir les écumeurs hors des murs aussi longtemps que possible demeurerait notre seule chance de gagner du temps, en attendant de percer leurs lignes et aller quérir de l'aide.

— Où en est la situation à l'arrière ? demandai-je à Gryff dès qu'il apparut.

— La même qu'ici, me répondit-il d'un air dégoûté. Si on veut viser pour économiser les flèches, on se fait canarder et si on tire à l'aveuglette pour rester à couvert, on ne touche que les galets des douves.

— Bon, écoutez-moi ! criai-je en m'adressant à la petite vingtaine de gardes et aux palefreniers, jardiniers, valets et cuisiniers qui nous avaient rejoints afin de se battre. Ces scélérats ne doivent pénétrer dans le château sous aucun prétexte. On va leur balancer sur la tête tout ce qu'on pourra trouver qui soit susceptible de blesser ou de tuer : meubles, livres, chandeliers, landiers, chenets et plaques de cheminées, chaudrons, bassinoires remplies de braises... bref, n'importe quoi d'assez lourd ou contondant.

Ma déclaration souleva une vague de murmures horrifiés parmi les gens qui servaient ma famille depuis des générations. Jeter du haut des murs des objets et des biens qu'ils entretenaient précieusement d'ordinaire leur semblait sans doute sacrilège. Néanmoins, et tout à leur honneur, ils s'exécutèrent avec promptitude et efficacité. À partir de ce moment-là, tout y passa : pavés et dalles, bûches, mobilier... tout ce qui pouvait être balancé par-dessus bord sans trop s'exposer. Nous nous en donnâmes à cœur joie. Les hurlements de douleur qui montaient des douves nous mettaient du cœur à l'ouvrage, et c'est bientôt avec des cris de guerre que nous vidâmes Bucail de son ameublement. Des servantes remontèrent des caves quelques armes qu'elles avaient dénichées, cependant ces dernières se révélèrent rouillées et inutilisables. Bucail vivait dans la paix et l'insouciance depuis trop longtemps. Je m'étais moi-même laissé abuser, et pourtant, je savais mieux que quiconque de quoi étaient capables ces bandits. Deux renouveaux à

jouer le châtelain de campagne, à tenir une plume plus souvent qu'une épée, à compulser des chiffres et à ne livrer pour pire bataille que celle qui m'amenait dans le lit de ma femme avaient fait de moi le hobereau⁹ que je méprisais chez mon père et mon frère. M'avaient fait oublier la violence des écumeurs, leur soif de sang, leur absence totale de scrupules. La colère, la honte et cette insupportable impuissance qui m'étouffaient depuis l'enfance me submergèrent à nouveau. Je m'étais laissé surprendre comme un lapin. C'était non seulement indigne de moi, mais parfaitement intolérable. J'étais si furieux contre moi-même, contre ceux qui osaient s'en prendre à mon domaine, à mes proches, à ce qui m'appartenait ! que j'aurais voulu sauter de ces maudits remparts pour me jeter dans la bataille à mains nues. J'aurais voulu les étrangler, tous, les éventrer, les dépecer et décorer mes tours de leurs têtes. Et plus leurs flèches emportaient mes gens, plus mon esprit se vidait. La rage m'aveuglait à tel point que je ne me rendis compte de mon inconscience que lorsqu'il fut trop tard.

J'avais sauté au sommet d'un merlon, les bras chargés de tuiles et de pavements que je projetais de toutes mes forces sur l'envahisseur, hurlant de joie à chaque fois que j'en atteignais un, quand un cri de Jorel, mon valet, m'alerta. Ma première pensée fut qu'il aurait dû être

⁹ Péjoratif. Petit gentilhomme campagnard vivant sur ses terres.

auprès de ma femme ainsi que je le lui avais ordonné, et pas sur les remparts. La deuxième, plus fulgurante, me fit tourner la tête vers la ligne de tireurs ennemis, juste assez tôt pour discerner les trois carreaux d'arbalète. Trop tard pour les éviter.

Guilendria

Château de Bucail, Belterre
Deuxième quad de lune d'or, 1737^e renouveau

Je fus réveillée par des cris. Lointains et étouffés d'abord, puis plus proches, dans les couloirs et les escaliers, sur l'ancien chemin de ronde. Je reconnus sans peine les voix des gardes, des domestiques, et celle de Sauge, ma chambrière, juste avant qu'elle surgisse tel un démon dans mes appartements...

Après le départ de Deijan, quelques heures avant l'aube, j'avais traîné ma courtepointe jusqu'au coussiège¹⁰ de mon balcon-serre. C'était un peu mon refuge. Le seul endroit où je me sentais bien. Les appartements principaux de Bucail comportaient tous un large balcon arrondi, toutefois celui de la maîtresse des lieux bénéficiait en plus d'une verrière que l'on pouvait ouvrir

¹⁰ Banc aménagé dans l'embrasure d'une fenêtre, dans l'épaisseur du mur, que l'on revêtait de bois, de coussins, etc

ou maintenir close. Ces Dames profitaient ainsi de la lumière du jour même par temps froid, cultivaient des fleurs ou admiraient la nuit sans sortir de leur chambre. Déjà petite, les rares fois où nous étions venus à Bucail, j'avais été fascinée par cette excentricité attribuée à la première comtesse des siècles plus tôt. Aujourd'hui, j'en savourais les avantages sans modération, mesurant avec ferveur la valeur du moindre plaisir.

Mais les nuits où Deijan me rejoignait, c'est pour fuir mon lit que je m'y rendais. Je m'enveloppais dans ma lourde couverture, m'asseyais sur le banc de pierre et regardais le soleil se lever tout en essayant de réintégrer mon corps. Je quittais ce dernier chaque décade depuis deux renouveaux, à la seconde où mon mari franchissait ma porte pour rejoindre ma couche. Je me séparais de lui comme la lâche que j'étais, incapable de faire face à mon devoir avec dignité. Je crois que Deijan ne s'est jamais rendu compte que je n'étais pas vraiment là quand il faisait... ce qu'il faisait. Je pense d'ailleurs qu'il n'était pas vraiment là lui non plus. En tout cas, malgré les râles étouffés qui sortaient de sa gorge lorsqu'il terminait, j'avais l'intuition qu'il n'y prenait pas plus de plaisir que moi. L'acte n'était plus aussi douloureux qu'au début, néanmoins cela restait une épreuve, un usage de nos corps imposé, glacial et dégradant quand il aurait dû s'agir d'un partage absolu, pur et beau. Dans ces moments où nous étions collés l'un à l'autre malgré les couches de vêtements, et où il faisait entrer en moi le moins de lui qu'il le pouvait, nous aurions dû sentir un

lien, une intimité, quelque chose qui n'aurait été qu'à nous et nous aurait unis. Je n'en savais pas grand-chose, mais cela me semblait une évidence. Pourtant, ces nuits-là, durant les quelques minutes qu'il lui fallait pour exécuter son obligation, nous demeurions plus seuls et éloignés l'un de l'autre que jamais.

D'habitude, je ne trouvais plus le sommeil après le départ de Deijan. Je me contentais d'observer la nuit en attendant le lever du jour. Cette fois cependant, j'avais dû m'endormir quand même sur le banc de pierre contre la verrière, puisque les cris m'avaient tirée du néant, me laissant raide et désorientée. Je me redressai péniblement. Mes os craquèrent quand je m'étirai. Le flux rapide et hystérique de Sauge glissa durant quelques secondes sur mes pensées embrumées avant que ses mots parviennent à pénétrer mon entendement.

« Nous sommes attaqués ! »

Aussitôt que la signification de cette phrase m'eut atteinte, les questions fusèrent d'elles-mêmes : *comment ? Par qui ? Pourquoi ?*

Et la réponse me percuta tout aussi soudainement, soufflée par mon instinct.

Les écumeurs !

Mon sang se figea dans mes veines, alors que mon cerveau se remettait en route et réalisait un certain nombre de choses. Au fond de ma léthargie, des hennissements, des voix et des chocs sourds m'étaient parvenus, sans qu'ils n'aient constitué pour moi plus qu'un enchevêtrement de sons indistincts. À présent

qu'ils prenaient sens, je sentais la peur envahir mes os. Les écumeurs. Mon pire cauchemar. L'incarnation de mes plus violentes angoisses. Ces bandits semaient déjà la terreur dans les campagnes bien avant ma naissance, et j'avais été bercée, enfant, par les récits horribles et sanglants de leurs méfaits.

Depuis ce jour lointain où mon frère Darien et son meilleur ami Deijan s'étaient engagés dans la Garde Royale afin de les traquer, je n'avais plus connu la sérénité. Quand j'imaginai mon amour d'enfance face à ces monstres – ce que je m'efforçais d'éviter autant que je le pouvais –, des visions de lui, pâle, ensanglanté et inconscient, mort peut-être, s'imposaient à moi. Brutales, persistantes et implacables. Ces visions m'avaient hantée cinq renouveaux durant, puis elles m'avaient laissée en paix après notre mariage. Sans doute parce que Deijan avait alors quitté l'armée et qu'il ne risquait plus rien des écumeurs... Oh, comme je m'étais trompée !

Ils étaient à nos portes, assiégeant Bucail qui n'avait plus de forteresse que le nom, et ils étaient venus pour lui, c'était une certitude. Le major Deijan de Bucail était connu dans toute la Nordie, et pas seulement en Belterre, sous le nom de « Fléau des écumeurs ». Aucun autre officier n'approchait le nombre ni l'importance de ses succès contre l'ennemi, même après deux cycles d'inactivité. Pour les hors-la-loi, il constituait une cible hautement symbolique ; il était l'homme à abattre.

La peur me paralysait. Je voyais Sauge aller et venir en monologuant. Elle tirait mes vêtements de la petite pièce

remplie de cintres et d'étagères qui me servait de garde-robe et les jetait pêle-mêle dans mon grand coffre de voyage. Je la voyais faire, mais je ne parvenais pas à réagir. Si nous étions assiégés, comment espérait-elle que nous puissions partir ? Avait-elle perdu l'esprit ?

— Madame ! finit-elle par glapir. Ne restez pas plantée là ! Aidez-moi à faire vos bagages ! Nous devons fuir au plus vite !

Je ne fus pas surprise du ton qu'elle avait pris. Ma suivante n'avait que deux renouveaux de plus que moi. Elle était ma seule confidente depuis l'adolescence, aussi lui avais-je autorisé ce genre de familiarité. Cela ne me dérangeait pas. J'avais ainsi l'impression d'être une personne. Néanmoins, en cet instant, je me devais de lui rendre la raison.

— Sauge, l'interpellai-je d'un ton posé que je n'aurais jamais cru pouvoir feindre. Comment nous échapperons-nous ? Et par où, s'il te plaît ?

Elle se figea, me dévisageant avec stupéfaction. Ses yeux larmoyants s'écarquillèrent à mesure que la panique s'emparait d'elle. Elle émit de petits gémissements, sa bouche s'ouvrant sans parvenir à articuler le moindre mot. Puis elle s'affaissa dans un bruissement de jupons avant de sangloter, prostrée contre le montant du lit. À ce moment, la peur qui me paralysait me quitta, remplacée par une force que je ne m'étais jamais soupçonnée. Je me précipitai auprès d'elle et la serrai dans mes bras.

— Ne crains rien, lui murmurai-je à l'oreille. Deijan nous protégera, il ne laissera jamais ces hommes prendre son château. Tu sais comme il est possessif et intransigeant. Crois-tu que quiconque puisse lui dérober quoi que ce soit ?

— Pas tant qu'il vivra, non, c'est vrai, admit-elle d'une petite voix...

... ravivant mes tourments, enflammant à nouveau mes visions de mort et de sang. « Pas tant qu'il vivra » vint comprimer mes poumons et m'assécher la gorge, me propulsant avec brutalité dans la colère et la haine. La peur ne servait à rien, elle ne menait nulle part et n'aidait en rien. La rage, en revanche... Moi non plus, je ne les laisserais pas prendre ce qui était à moi !

Petit à petit, les pleurs de Sauge se calmèrent. Je la fis se relever, puisant dans son désespoir la force d'occulter le mien. Je lui enjoignis de remettre à leur place toutes les robes qu'elle avait entassées dans le coffre, agacée de les voir froissées. Non que j'aie l'intention de faire honneur à nos ennemis, mais il n'était pas question de leur apparaître diminuée si nous devions en venir là.

On frappa sèchement à la porte de mes appartements, dans le salon attenant à ma chambre. Sauge et moi le gagnâmes à la hâte. Je me plaçai au centre de la pièce, devant la méridienne et les deux hauts fauteuils qui en constituaient le principal mobilier.

— Entrez, soufflai-je, tendue par la crainte.